

Le mythe : un état de la pensée

La pensée vivante et vraie est un éveil, l'éveil de l'homme à sa véritable « quiddité », à son essence propre, autrement dit à sa nature humaine.

Où rencontre-t-on les pensées de Dieu ? En soi-même, au contact des choses du monde – d'où la formidable fascination que ces choses ont exercée – mais plus étonnant pour notre monde rationaliste, avec l'aide des anges. C'est pourquoi cet éveil est si difficile, si rare aussi, mais surtout marqué par l'imaginaire humain.

Dans sa longue histoire, la pensée humaine s'exprime d'abord de façon mythique, en faisant appel aux images. Les mythes sont la trace antique de cette pensée encore balbutiante et semi-consciente dans sa quête de sens. Ce sont les mythes qui transportent et transmettent l'idée de l'homme que toute société ou civilisation véhicule. Ils sont le récit de la capture d'un sens enveloppé dans le discours lui-même et à ce titre ils représentent un outil de connaissance de la nature humaine, et sans doute même une des sources principales de connaissance des profondeurs de l'homme, une sorte de document anthropologique, en quelque sorte, « innocent ». Les Anciens racontent des histoires pour s'expliquer, ou tout simplement pour se faire plaisir, ou pour dire ce qu'ils sont, mais un peu comme un rêve, un rêve collectif, partagé et qui va connaître aussi des modifications au fur et à mesure de l'histoire des hommes et de la pensée.

En Grèce les plus illustres conteurs sont Hésiode ou Homère. Ils constituent la Bible des hommes de cette époque. Mais les mères ou les nourrices aussi racontent ces histoires à leurs enfants et Platon ne s'y est pas trompé. Aussi chassait-il les poètes de la cité parfaite parce qu'ils transmettent les grands patterns de conduite, et font concurrence au « Législateur », celui qu'il juge seul habilité à donner les Lois de la Cité dans ce récit encore enveloppé de rêve qui s'appelle la *République*. Mais si Platon chassait les poètes, il vénérât Homère...

Le matériau mythique est une donnée signifiante – qu'il ne faut pas trafiquer, les syncrétismes dans ce domaine, en particulier en Asie, au Japon sont désastreux. Il requiert une parole interprétative, avec une marge d'interprétation propre à la richesse inhérente du récit, qui déborde toujours nos capacités d'interprétation. Mais aussi avec une difficulté que Platon soulignait déjà : ce n'est pas celui qui rêve qui peut interpréter son propre rêve.

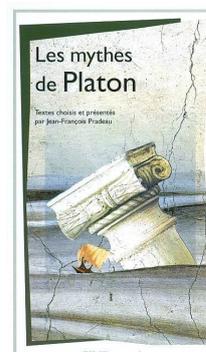
Or, nous sommes juge et partie de nos mythes. Comment dès lors interpréter ce qui a trait à notre nature humaine ?

Mythe et philosophie

C'est à la philosophie entendue comme un discours rationnel de s'emparer des images mythiques et d'en donner une explication, une intelligibilité. Platon le fait ! Il exploite le mythe de l'Atlantide dans le *Timée*, le mythe d'Ion pour expliquer l'inspiration poétique ou encore le mythe de Prométhée pour raconter quelque chose de « l'origine » de l'homme – (et non du feu, contrairement à l'appréciation commune). Il le fait, mais sans éclairer véritablement le mythe. La philosophie y a gagné dans son corpus un penseur qui ne méprise pas son héritage culturel. Mais elle n'a rien fait de comparable avec son propre « corpus » mythologique : l'Ancien Testament.

L'approche philosophique actuelle exclut cette source d'information et même elle la méprise et la rejette dans la sphère de l'irrationnel ou des croyances religieuses se privant ainsi de tout un matériau anthropologique qu'il était pourtant de son ressort d'élaborer et d'exploiter avec les ressources de la raison. Ce sont des disciplines récentes comme l'anthropologie et parfois l'histoire des religions ou l'anthropologie religieuse qui ont assumé les questions que posent ces textes au statut singulier, mais avec des outils souvent insuffisants. Et avec le marquage idéologique propre à notre temps, autrement dit, avec le rationalisme étroit qui la caractérise.

La mythologie a deux sources : une source collective et une source individuelle, (tous les artistes surtout poètes et écrivains qui nourrissent le patrimoine de l'imaginaire des peuples en écrivant ou réécrivant des histoires qui prennent progressivement corps jusqu'à atteindre un statut comparable aux grands mythes de type religieux).



Il y a d'ailleurs bien des « déchets » dans ces mythologies que l'imaginaire humain fabrique, projette, comme des rêves, des phantasmes, ces scénarios intérieurs qui mettent en scène nos désirs divers. Il y a sans aucun doute une raison au succès formidable que certains mythes, qui ont traversé les siècles et nourri l'imaginaire des peuples, ont connu et connaissent encore.

La « source » du mythe

Il y a donc une mythologie qui constitue une culture et une sorte de mémoire collective. Ce sont des « histoires » qu'on raconte et qui constituent le fond commun de la pensée d'un peuple ou d'une partie d'un peuple. C'est une source collective largement inconsciente, un peu ce que Carl Gustav Jung a appelé l'inconscient collectif, d'où émane une parole où l'homme et la société se disent. Il y aura ainsi des mythes nationaux : l'origine gauloise de la France. Tout le monde sait que la plupart des habitants actuels de la France ne viennent pas de cette Gaule ancienne, mais ce mythe national a unifié une représentation de la nation.

Qu'est-ce qui inspire ces mythes collectifs ? Quelle est la source d'inspiration ? Il n'y a que deux options possibles. Soit le « mythe » est révélé divinement, (c'est ce qu'assure toute la tradition hébraïque reprise par l'Eglise catholique) ; soit elle est rédigée par un homme qui prend alors un statut particulier : comme Zoroastre, qui rédigea le *Zend Avesta*, ou Manou, qui rédigea les *Lois de Manou* dans les traditions de l'Inde et de l'Iran ancien ; soit encore, c'est une caste particulière qui met par écrit des textes inspirés dont la source orale se perd dans la nuit des temps, - ou dont on fait croire qu'elle se perd dans la nuit des temps - c'est le cas des textes de l'Inde védique ; soit c'est une révélation brutale, par un ange, comme pour la révélation coranique telle que la tradition musulmane le prétend, lorsqu'elle raconte que Mahomet s'envola sur une jument vers la Mecque. Certes, l'islam prétend que ce texte est un texte révélé divinement. Mais qui peut prendre au sérieux le « mirâj », le voyage mystique de Mahomet transporté à Jérusalem, de nuit, sur une jument qui ressemble à une chimère persane ?

Comment reconnaître une production de l'imaginaire humain d'une mythologie inspirée ? Le mythe inspiré ne capte ni ne captive l'imaginaire, il ne le nourrit pas de chimères, mais il vient au contraire contrarier cet imaginaire, pour l'éclairer et donner plus d'intelligibilité.

Le mythe comme parole, et parole signifiante

Mais quelle que soit la nature de cette inspiration, toutes les civilisations ont un corpus de mythes. C'est un fait propre à toute l'humanité. Le mot lui-même vient du grec, *mythos*, qui veut dire récit, et qui s'oppose curieusement au mot *logos*, qui signifie aussi récit, mais récit rationnel.

Le mythe est donc une parole au statut particulier, - heuristique et énigmatique - une parole qui a du sens, mais ce sens nous est inconnu. Le mythe va déclencher la recherche de ce sens même. Il se présente comme un récit qui raconte des origines, celles du monde, celles de l'homme, ou celles d'un lieu significatif, la ville de Thèbes par exemple, (on parle alors de mythe étiologique). C'est un langage énigmatique qui s'adresse d'abord à l'imaginaire, à la profondeur de l'homme, à ce qu'on appelle l'inconscient. Il est constitutif de l'expérience humaine parce que l'homme ne peut vivre sans parler de sa vie, de son existence, au niveau individuel comme au niveau collectif. Le mythe va nourrir non seulement l'âme individuelle, mais le récit collectif. Dans l'interprétation moderne, il figure des événements psychiques, sous forme d'histoires. On peut les interpréter comme étant fondées historiquement, et c'est l'évhémérisme, ou comme étant la projection dans des images historiques de l'inconscient profond. Les mythes grecs, admirables à plus d'un titre, racontent toute une théogonie, un combat des Dieux ou des Titans sur trois générations qui disent quelque chose de comment la Grèce archaïque concevait la notion d'ordre et le commencement de l'univers, mais aussi la genèse symbolique du droit et l'idée de loi, entendue comme de grandes régularités cosmiques.

Dans une certaine perspective anthropologique - peu répandue - la mythologie n'est pas contraire à la raison *a priori*; elle est l'expression de la profondeur de l'homme face au monde, dans une espèce d'inconscience. Parce que la vie « mythique » est inspirée par le monde des esprits, (le monde des anges), elle peut être aussi déviée par les démons, qui sont aussi des anges déchus. Et c'est pourquoi dans l'ensemble des mythes de l'humanité, on trouve bien des choses utiles et éclairantes, comme d'autres choses égarantes et absurdes. Tout simplement parce que, à l'imagination inspirée, vont se mêler l'imaginaire et la pathologie humaine.

Les mythes grecs sont un peu comme les livres de médecine, ils constituent une leçon de psychopathologie au niveau de l'humanité même en nous montrant en quelque sorte *comment ça se passe quand ça ne va pas bien*, quand et comment la vie psychique humaine se dévie et finit par donner des fruits

tragiques, Ils racontent la difficulté de vivre des hommes. Le mythe d'Œdipe¹ en témoigne et l'humanité est comme cet Œdipe aveugle et aveuglé. Le mythe raconte sous la forme d'un récit, « historique » (au sens d'histoire) le drame de la nature humaine. Œdipe est entraîné à tuer son père et à épouser sa mère. Ce drame est en fait le résultat d'une donnée antérieure qui est souvent cachée, (c'est pourquoi ça reste énigmatique), c'est que son père, Laïos, est l'inventeur de l'homosexualité. La mythologie explique quelque chose qui structure la vie sociale : d'où vient la violence ?

La réponse mythique est brutale: de l'homosexualité.

La vie, la mort et le rituel

C'est une des caractéristiques des vivants, qu'ils doivent mourir. La vie est un processus qui a un fondement biologique, un commencement et une fin, deux bornes anthropologiques dont l'homme a éprouvé le besoin de marquer la portée en les ritualisant. La naissance – l'apparition du corps conçu et formé dès la conception mais qui ne se donne à voir et qui n'est un objet de relation qu'à la naissance – et la mort font l'objet de rituels dans toutes les cultures. Quelle que soit la forme de faire disparaître le cadavre, - qu'on l'enterre ou qu'on l'expose pour qu'il soit dévoré par les oiseaux comme dans l'Afghanistan ancien, un rituel de funérailles entoure le passage de la vie à la mort.

Si les archéologues sont très attentifs aux rituels funéraires, ce n'est pas parce que c'est le seul rituel de l'humanité, mais c'est parce qu'il est le seul qui laisse des traces. Les tombes s'effacent moins que les archives des actes de mariage ou de naissance. L'interprétation habituelle, c'est que les hommes croyaient en un au-delà. Qu'en savons-nous, pas grand-chose. Qu'il y ait des rituels funéraires suppose que les hommes parlaient, car un rituel sans parole est strictement impossible. Et cela signifie tout simplement que le corps humain était honoré comme lieu de parole jusque dans la mort. Si la spécificité humaine, c'est la parole, alors on ne peut pas quitter un de ses compagnons qui vient de mourir sans rien dire. Il n'est pas une chose qui tombe et qu'on oublie. Il faut une cérémonie de gestes et de paroles pour l'accompagner jusque dans la mort. Le mythe d'Antigone dit quelque chose de l'impératif lié à la sépulture à donner aux morts. Fruit incestueux des noces de Jocaste et d'Œdipe, elle va connaître elle aussi un destin tragique, condamnée à une mort atroce pour avoir transgressé l'autorité royale dont un édit formel interdisait de donner une sépulture au frère tombé en dehors des murailles. La tradition littéraire en a fait l'éternelle héroïne de la loi naturelle, en réalité elle est l'éternelle héroïne du droit coutumier, droit féroce exigeant, qui exige qu'une sépulture soit donnée aux hommes, faute de quoi ils sont condamnés à l'errance éternelle dans l'au-delà.

Mais si ce mort a un statut particulier, s'il est la racine d'une famille, d'un clan éponyme, il peut faire l'objet d'un culte particulier. Et d'une manière générale, si les morts sont conçus comme en une certaine manière faisait partie du monde des vivants, il faut leur rendre un culte, ne serait-ce que pour qu'ils ne viennent pas hanter ce monde des vivants. D'où les cultes divers aux défunts.

Seule, la culture hébraïque, dont nous dépendons dans le christianisme, réprouve et proscrit le culte aux défunts.

Parce qu'on ne rend un culte qu'à Dieu. Tout le reste est idolâtrie.



¹ Voir Jean-François Froger, Michel Gabriel Mourte, *Symbolique de l'image et anthropologie*.